Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 26 (1989)
Heft: 962

Artikel: Sept semaines chinoises. Partie 4, Jours d'éclipse gouvernementale
Autor: Lévy, Marx
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1011149

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SEPT SEMAINES CHINOISES (IV)

Jours d'éclipse gouvernementale

***(réd)* Nous terminons aujourd'hui notre voyage en Chine, emmenés par Marx Lévy. Dans de prochains numéros, nous reviendrons, par de petits textes du même auteur, sur certains aspects ou détails de ce pays.**

Après un voyage en train, je me retrouve à Shaoxing (1 million d'habitants). C'est une de ces villes où le pouvoir a marqué son emprise en traçant deux grandes avenues se croisant au centre et portant partout le même nom: Jiefang Lu (avenue de la Libération) et Zhongshan Lu (avenue de la Montagne du Centre). On observe également des damiers d'habitations de briques et bois avec cour centrale.

Malgré l'état nauséabond de l'eau des canaux, la promenade est aussi exaltante qu'à Venise. Cela est dû non seulement au caractère des maisons, mais aussi aux centaines de vieux ponts en dos de chameau. Tous différents mais néanmoins tous stylistiquement apparentés.

Je n'ai pas tout à fait oublié que c'est le jour de la venue de Gorbatchev. Le soir à 7 heures, anxieux, je guette les infos de Pékin devant la télévision du hall de l'hôtel. Il est bien arrivé. On montre son accueil à l'aéroport, et sa réception par tous les plus grands personnages du régime. Mais de toute évidence, cela ne se passe pas dans les salons initialement annoncés, ceux du palais de l'Assemblée populaire, à Tien An Men. Des manifestations d'étudiants, pas une image, pas un mot. Dans l'hôtel, tout le monde autour de moi se pose des questions.

16 mai – cacahuètes et manifs

A Shaoxing, on fabrique le plus délicieux vin de riz de Chine. Il ne s'agit bien sûr pas de vin, mais d'une boisson alcoolisée (19°) obtenue par brassage de riz glutineux. Le saké japonais a été inspiré par le Shaoxing, mais le Shaoxing est ambré et beaucoup plus riche au nez et au palais. Cela se boit chaud. Ici, on le sert dans de grands bols, qui ne coûtent pas cher, 25 centimes, mais on les sent très vite. On est assis autour de tables carrées sur de petits bancs à deux places mais à trois pieds. Les deux occupants doivent savoir s'asseoir et se lever simultanément. On picore des assiettées de fèves fraîches parfumées à l'anis et de cacahuètes molles.

L'auberge est pleine de gens qui prennent ainsi leur repas de la mi-journée. Je me laisse bercer par les sons du dialecte local dont je n'arrive pas à saisir au vol le sens d'un seul mot. A côté de l'auberge, il y a un long bâtiment de deux étages avec comme enseigne: Lycée technique. Je m'interroge sur la raison des clameurs et des chants qui s'échappent des fenêtres lorsque sortent en courant des jeunes gens porteurs de panneaux et de banderoles enroulées. C'est le début d'une manif, dans le bistrot tout le monde est ébahi. Les jeunes se dirigent vers Jiefang Lu qui est à 300 mètres, je les suis. D'autres groupes sortent d'autres ruelles latérales et un grand cortège se forme rapidement.

Il n'y a pas d'université ni d'institut de degré supérieur à Shaoxing, mais ce sont des élèves de l'enseignement secondaire et des écoles de métiers, tous accompagnés de leurs professeurs, qui manifestent. Même schéma qu'à Hangzhou: banderoles qui désignent le collège et son quartier (on se croirait à la Fête du Bois à Lausanne), sur les panneaux figurent les mêmes slogans, les chants sont les mêmes, mais les mégaphones sont rares. Très vite Jiefang Lu est complètement congestionné. Des essaims de vélos ont buté sur les groupes de manifestants.

Après un quart d'heure, les policiers municipaux apparaissent et mettent gentiment un peu d'ordre, comme dans la capitale ils font place aux cortèges. Les manifestants sont plusieurs milliers. Mais comme Jiefang Lu et Zhongshan Lu sont les deux seules artères importantes de toute l'agglomération, il en résulte une paralysie quasi totale de tout trafic.

Toute la journée se passe en marches et contre-marches des cortèges avec des sit-in devant le Monument de la martyre Qiu Jin qui est couvert de fleurs en papier, sit-in devant le siège de l'administration municipale et devant celui du PC.

Les plus jolies manifestantes arpentent les trottoirs en faisant la quête avec des crousilles improvisées, des cartons décorés de papier crêpe rouge. Evidemment, elles ne récoltent que des petits sous en aluminium, 1, 2 et 5 fens, rarement un billet de 10 fens. Mais beaucoup de gens donnent.

A la télévision, le soir, on voit Deng recevant Gorbatchev et, après quelques images fugitives de la place Tien An Men occupée, on diffuse un appel de Zhao Ziyang aux grévistes de la faim les priant de mettre fin à leur mouvement, assurant que leur revendication pour plus de démocratie sera prise en compte.

Je passe encore quatre jours à Ningbo, autre ville d'un million d'habitants. Le même genre de manifestations s'y déroulent. Le ton y est toutefois un peu plus dur.

23 mai – retour à Hangzhou

Hier, des événements imprévisibles se sont passés à Pékin, on les a appris par la télévision qui a transmis (chose la plus inouïe de toutes celles qui se sont passées récemment) en direct les images que les équipes de télévision américaine, venues pour Gorbatchev, envoyaient aux Etats-Unis. On y voit les tanks de l'armée, qui étaient entré en ville pour déloger les étudiants, bloqués par des masses d'habitants. Cela exalte tout le monde. Même le scepticisme des petits entrepreneurs, agglutinés dans le hall de l'hôtel pour amorcer des relations d'affaires avec les étrangers de passage, est ébranlé. Et moi je commence aussi à croire que quelque chose va bouger dans le bon sens. J'ai donc décidé de retourner dans la capitale de la province.

Dès la sortie de la gare, je croise un cortège d'étudiants. Ils ne chantent plus des chants patriotiques mais, inlassablement, le premier couplet de l'Internationale. Pourquoi portent-ils un brassard noir au bras gauche?

Je choisis au hasard un hôtel à un kilomètre du centre, situé en face du Palais des expositions, une construction similaire à la grande halle centrale du Comptoir. Ma chambre donne sur une vaste esplanade, noire de monde, située entre le Palais et mon hôtel. Les étudiants se sont emparés ce matin du Palais, mais

ils se tiennent devant, face à la foule. Les haut-parleurs de la sono du Palais ont été sortis et accrochés aux candélabres de la place. De petits cortèges partent en ville et reviennent ici en ayant entraîné du public. Signe du ralliement de nombreux petits entrepreneurs, ils partent et reviennent en courriers avec leurs motos, un étudiant sur le siège arrière. Mes affaires déposées, je vais sur la place et m'approche du carré des étudiants. Leur service d'ordre les sépare de la foule.

Depuis la centrale située à l'intérieur du Palais, des discours sont diffusés en alternance avec l'Internationale, reprise en chœur par les étudiants assis par terre, regroupés autour de la banderole de leur classe, sous la pluie. J'aperçois un des amis de Li Mang. Que signifient ces brassards de deuil? Il me dit qu'une vingtaine d'étudiants grévistes de la faim seraient morts à Pékin et que deux se seraient même immolés par le feu. J'exprime ma surprise: peut-on vraiment mourir de la faim après seulement une semaine de jeûne? Il m'assure que oui si on ne boit pas, ce qui aurait été leur cas. Tout le monde à Hangzhou croit cela, donc moi aussi. Depuis mon retour, en dépouillant la presse de Hongkong et d'Europe, je n'ai pas trouvé trace de ces morts-là. Dans toute la ville de Hangzhou les habitants ont spontanément affiché des poèmes de complainte. A la télévision, on saute sans explication les infos du soir qui sont remplacées par un documentaire.

Je passe la soirée avec Li Mang autour de la place. Des gens sont venus de toutes parts. Le public est très mélangé, tout le monde discute en petits groupes. Les leaders des étudiants sont à l'intérieur du Palais où tout est illuminé. Le gros de la troupe reste dehors sous la pluie. Cette prise du Palais doit être tolérée par une autorité, car rien ne serait plus facile que de couper le courant électrique. Par haut-parleurs, on annonce toute une série d'informations prétendument obtenues par écoute de la BBC World Service et Voice of America qui se révéleront fausses par la suite mais qui déclenchent pour le moment des clameurs d'enthousiasme.

Tout cela ne se calme que vers 2 heures du matin, la pluie s'étant muée en ouragan. Le lendemain à l'aube, il fait beau, la place est déserte, sur la façade du Palais ont été accrochées toutes les banderoles. Seul un petit groupe d'une centaine d'étudiants a passé la nuit sur les lieux à l'abri de la colonnade d'entrée du Palais.

Et la place est comme lors des petits matins ordinaires, couverte de Chinois du troisième âge, en groupe et pratiquant des exercices de «longue vie» avec des épées de bois. Dans la journée, on ne trouve que les quotidiens locaux. Ils relatent avec une certaine sympathie les événements de la veille, mais ne pipent mot de ce qui se passe à Pékin. Il semblerait que le gouvernement a disjoncté; je retrouve un peu l'ambiance que j'ai connue lorsque Pompidou n'était pas encore rentré de Rome et que de Gaulle avait disparu.

Dialogue avec les contestataires

Plus de démocratie. Lorsque je demande aux manifestants ce qu'ils entendent par «plus de démocratie», ils ne savent pas trop que répondre.

La légalisation d'autres partis? Non, ils disent en avoir déjà trop avec un seul. Que pensent-ils de la réactivation des huit petits partis non communistes, ceux qui, lors de la libération, ont essayé de collaborer avec le pouvoir communiste plutôt que de suivre le Guomintang à Taïwan? Non à ces gens, disent les étudiants, ce ne sont que des marionnettes du pouvoir. Eux, ce qu'ils veulent, c'est une démocratie directe. Sans doute savent-ils que le parlementarisme occidental dispose d'un pouvoir effectif à l'inverse du leur, mais ils ne veulent pas non plus d'un tel parlementarisme dont ils ne semblent connaître que les tares. Ils pensent tout simplement que la démocratie est un synonyme de liberté et que cette dernière engendre automatiquement richesse et bien-être.

Quid de la réforme démocratique en cours? Les uns souhaitent une abolition de cette expérience et le retour au bol de riz d'airain. Ce sont surtout les étudiants en sciences morales. Les autres, surtout des étudiants en sciences économiques et en sciences appliquées, voudraient au contraire une intensification de la réforme économique.

Lorsque j'exprime ma conviction qu'il faut un minimum de richesses pour que la démocratie fonctionne, ils se rembrunissent tous. Mais comment l'accumulation primitive de biens peut-elle s'opérer sans un certain taux de contraintes et d'inégalités?

Exécutions. On le sait, des centaines de délinquants économiques, chaque année en Chine, sont passés par les armes après des procès sommaires. Devant les bâtiments de la sécurité publique, dans de nombreuses villes, il y a des vitrines avec photos montrant le déroulement de ce cérémonial macabre: le procès, l'exhibition des condamnés sur le pont de camions sillonnant longuement les rues, puis l'exécution publique sur un stade. Amnesty International dénonce régulièrement cette barbarie.

Mais l'intensification de cette répression ne gênerait guère les étudiants, simplement ils font remarquer, avec raison d'ailleurs, que pour le moment ce sont surtout les petits délinquants qui sont frappés.

La déesse démocratie. Les étudiants sentent que leur mouvement ne rencontre plus la même attention que les semaines précédentes, ils cherchent un moyen pour réactiver la lutte.

Jeudi après-midi 25 mai, le centre de la place des sit-in est dégagée en un rectangle de 60 sur 40 mètres environ. Un concours a été organisé le matin parmi les élèves de l'école des Beaux-Arts pour un projet de grande fresque illustrant le mouvement estudiantin. Maintenant ils se mettent tous à l'exécution du projet retenu, avec des craies de couleur et des pots de peinture en utilisant le carrelage comme trame. En fin d'après-midi, le travail est achevé: à gauche, en dominante, la statue de la Liberté de New York traitée avec un réalisme pointilliste à la manière de Seurat; en-dessous, trois autres images de la même statue mais plus petites figurées selon des décalages de couleur inspirés des sérigraphies de Mao d'Andy Warhol. A droite en haut, la statue du David de Michel Ange vue en contre-plongée et rendue en forts contrastes noir-blanc tout comme, en-dessous, des portraits chablonnés de Reagan. J'ai beaucoup de peine à saisir le sens de cette allégorie, tout comme les autres curieux qui l'entourent. Mais c'est cette fresque qui inspirera dans une semaine les statues à la déesse Liberté de Shanghai d'abord, puis de Pékin ensuite.

Vendredi 26 mai — le pouvoir réapparaît

Machinalement, je regarde la télévision dans ma chambre d'hôtel à l'heure des

infos, engourdi par le froid et la pluie battante. Sur la place, il ne reste que très peu de monde, les haut-parleurs débitent l'Internationale pour remplir l'espace.
Mais sur l'écran Li Peng apparaît, annonçant férocement que dorénavant le gouvernement va réagir et que Zhao Ziyang et sa clique de contre-révolutionnaires est écartée de toute responsabilité. Ils auront à rendre compte des fautes commises, l'armée fera respecter impitoyablement la loi martiale si les étudiants n'abandonnent pas la place Tien An Men à Pékin et les autres places en Chine. Puis on diffuse le portrait et le curriculum vitae de tous les membres de la haute nomenklatura qui restent en place ou qui sont ressortis des oubliettes où les avait confinés Zhao Ziyang avec l'aide de Deng. Sur Deng on ne dit rien.

Samedi 27 — le bouquet final

Au petit déjeuner, je retrouve un des leaders de la classe qui avait pris l'habitude de venir manger à l'hôtel et avec lequel je m'entretenais parfois. Il fait partie des «durs» du mouvement. Ce matin, il est aphone d'avoir discuté toute la nuit avec ses collègues, beaucoup parmi eux sont désespérés maintenant et pensent devoir abandonner la lutte. Lui aussi pense que la mansuétude des autorités envers les manifestants a atteint son terme et qu'il est temps de se replier. Mais il croit que c'est à partir de maintenant que commence le temps des compromis, qu'il n'y aura pas de persécution des manifestants, car ils auront un rôle de médiateurs à jouer.
La pluie a inondé la place, elle a aussi un peu délavé la fresque. Des étudiants sont revenus, beaucoup moins nombreux que les autres jours, ils discutent sous des parapluies dans le bruit des haut-parleurs qui aujourd'hui diffusent surtout des chants patriotiques. Mais il règne une atmosphère de fin de fête noyée par la pluie. Vers 17 heures, alors que j'étais retourné dans ma chambre, on entend des bruits d'explosions. De la fenêtre, je vois que ce sont des feux d'artifice; tirés de jour ils dégagent plus de fumée que d'éclat. C'est le signal de la fin des manifs, qu'on avait décidé de donner ainsi, avec les petits sous récoltés.
A l'aube, il pleut toujours, de grandes flaques recouvrent la place. On a dû s'affairer à tout nettoyer pendant la nuit, il n'y a plus de banderole nulle part, les haut-parleurs ont été décrochés. La fresque n'a pas pu être effacée, mais par l'effet des balais-brosses et des solvants, elle s'est muée en un ciel d'orage.
Avant de partir pour l'aéroport, je ne puis m'empêcher d'approcher une dernière fois le Palais des expositions. La reprise en main est en marche, je vois arriver de toute part en Mercedes ou en bicyclette des apparachiks grands et petits. Ils franchissent l'entrée en présentant une carte de légitimation aux gendarmes qui maintenant gardent l'immeuble. A l'intérieur va certainement se dérouler une séance de rectification des esprits.
Pourtant, dans un recoin, sous un auvent, sept étudiants (dont deux filles) sont accroupis. Ils portent sur la tête des bandeaux de grévistes de la faim. Devant eux, un petit électrophone crachote péniblement l'Internationale. Personne ne s'occupe d'eux, jusqu'à quand les laissera-t-on faire? Je ne saurai jamais ce qu'ils sont devenus.
Dans sept jours auront lieu les massacres de Pékin.

Marx Lévy

L'INVITÉ DE DP

Le 2e pilier sait-il calculer?

Il m'est hélas impossible de répondre à cette légitime interrogation, car le deuxième pilier et ses satrapes laissent savamment la question dans l'ombre. Un exemple: après des années de bons et loyaux services, un fonctionnaire se voit remettre — avec un mois de retard — par son employeur, le canton de Berne, le certificat de l'état de son deuxième pilier. Ce n'est pas long: le montant total, une douzaine de milliers de francs, le chiffre, bien plus bas, du capital d'ancienneté proprement dit, de même que l'adresse de la banque qui garde le magot. Le tout est assorti du décret cantonal en la matière, un paragraphe en tout.
Personne ne peut deviner comment le montant final a été calculé, quelles ont été les contributions respectives de l'assuré et de l'Etat, quelle est la part des intérêts et quelle part échappe à l'assuré trop mobile parce que le libre-passage intégral n'existe pas. Aucune indication sur ce qui arrivera à l'argent bloqué à la banque, sur le taux d'intérêt, sur les conditions à remplir pour le débloquer. Une lettre de la banque, quinze jours plus tard, sera un peu plus explicite. Elle mentionnera deux des conditions, mais pas toutes, pour que l'assuré puisse mettre la main sur son argent.
Je suis ébahi, tout comme la personne qui m'a montré ce «décompte», de l'opacité arrogante de cette assurance obligatoire, imposée. L'assuré en question n'était en fait qu'à moitié surpris, car plusieurs fois déjà il avait tenté d'obtenir des renseignements anodins auprès de sa caisse. Elle avait été plongée dans un tel embarras que des réponses très imprécises mettaient plusieurs semaines à être rédigées.
Mais passons à autre chose.
Je viens de faire mes emplettes à la Migros et je contemple mon décompte sur le petit bout de papier sorti de la caisse. Y figurent l'heure précise, le numéro de la caisse, les prix des huit achats, en plus de l'indication expresse qu'il s'agissait de huit articles, le montant total. Je trouve également trace du billet de cinquante francs remis à la caissière et de l'argent que je reçus en retour. Comme sur le papier de la caisse cantonale, je trouve encore la date, le nom et l'adresse de l'institution et la formule de remerciement: «Besten Dank!» Les informations contenues sur ce minuscule ticket de caisse sont environ deux fois plus nombreuses que celles qu'une caisse cantonale de retraites, gérant des milliards, remet à un assuré après des années de travail et des milliers de francs de contributions.

Beat Kappeler

L'invité de DP s'exprime librement dans cette tribune. Beat Kappeler est secrétaire central à l'Union syndicale suisse (USS).